DEBUT DE MA CLANDESTINITE

Nous voici arrivés chez nos fermiers tous les deux la quarantaine passée, l'un très avenant, toujours le sourire, son frère aîné de quelques années seulement, plus réservé, plutôt bourru, moins loquace, mais tous les deux très accueillants et compréhensifs envers ces trois jeunes arrivants.

Notre installation sera vite faite, nous occupons la grange. Après avoir fait la visite des lieux et des animaux, pris connaissance de notre nouvel environnement et raconté notre aventure, nous dressons ensemble notre emploi du temps en attendant de connaître nos destinations futures, une prochaine affectation.

Il est certain que l'on ne remerciera jamais assez la gentillesse de l'accueil, la générosité et particulièrement la discrétion des populations qui, sachant que la plupart de ces jeunes sont des " hors la loi" et de ce fait mettent leur sécurité en danger. Il ne faut pas oublier que pendant cette période, tout bavardage, toute indiscrétion ou même jalousie peut entraîner l'arrestation et la déportation. Pendant la dizaine de jours que nous passons ensemble, nous nous occupons à creuser quelques rigoles pour canaliser et raccorder plusieurs petites sources jusqu'à la fontaine de la ferme. Bien entendu nous apportons aussi notre contribution aux tâches ménagères et aux soins des bestiaux.

Entre temps les informations sont arrivées, nous séparant tous les trois : Robert Courbier et Maurice Turrel partent ensemble, me

laissant seul avec les fermiers. Les deux autres Robert Laurent et Martin Gustave qui faisaient partie du groupe de départ des chantiers, nous avaient déjà quittés à Sisteron pris en charge par leur famille respective.

Après le départ de mes camarades, commence la période la plus difficile de mon séjour à la ferme, rien n'est plus démoralisant que la solitude, malgré la présence de mes hôtes, dans ce coin isolé de la montagne, loin de toutes voies de communication, sans voisinage à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau, sans nouvelle, le facteur des P.T.T. ne venant jamais jusqu'à nous, pas question de T.S.F., nous n'avions pas l'électricité. Notre éclairage était très limité, dès la tombée de la nuit : la lampe à carbure pour la pièce principale, la lampe tempête pour l'extérieur et les dépendances. Pour ma part, rejoindre la chambre que j'ai occupé après le départ de mes camarades, certainement celle des parents décédés, je m'éclairais avec des bougies confectionnées avec de la résine.

Malgré quelques conversations avec le moins âgé des frères, assez limitées d'ailleurs, nos sujets subissant des intérêts de génération différents. Je restais le plus souvent à veiller, regardant danser les flammes dans la grande cheminée. Je prolongeais ces veillées le plus longtemps possible au coin du feu. L'hiver, les chambres n'avaient pas de chauffage. Je redoutais l'instant où je me glissais dans des draps si froids que j'avais l'impression qu'ils étaient humides. Je n'ai jamais oublié ces longs moments devant le feu, a moitié assoupi, où mon esprit vagabondait, me rappelant les sorties avec les copains, l'ambiance de l'équipe de foot du Sisteron- Vélo. Parfois je m'interrogeais sur le devenir de chacun d'eux, alors que nous étions tous dispersés à cause de cette maudite guerre sans nouvelle les uns des autres. Je pensais souvent à mon meilleur ami qui se trouvait quelque part en Allemagne, n'ayant pas

eu la force de caractère de refuser de partir pour le service du travail obligatoire. Et pourtant clin d'œil du destin, je le reverrai plus tard en Allemagne à Spire lorsque avec mon unité de la première armée nous sommes rentrés dans cette ville.

Dans notre ferme isolée, il arrivait parfois que par l'intermédiaire du plus jeune des fermiers descendu au village le plus proche, nous avions des nouvelles de la guerre, de la situation des combats en U.R.S.S. Devant les difficultés rencontrées par les allemands sur tous les fronts, cela me remontait le moral, espérant que tout rentrerait rapidement en ordre, je n'avais toujours pas une âme de guerrier

En attendant, il fallait occuper les journées, les travaux des champs étaient terminés, la principale occupation était prioritairement de nourrir les animaux. Comme dans la plupart des campagnes de la région, nous avions un mulet (rescapé de la réquisition), deux cochons à engraisser des poules, des lapins, (tout ce petit monde en liberté) dans les écuries. Il y avait aussi un troupeau de brebis avec quelques chèvres, mais ce cheptel ovin était la « chasse gardée » du frère aîné.

Si bien qu'en plein hiver, alors qu'il y avait de la neige, le troupeau ne sortait plus et le berger ne quittait guère sa chambre. Il se levait royalement vers les neuf heures, après un « bonjour », il allait nourrir les brebis et traire les chèvres. De retour il faisait il faisait cuire son lait et le consommait directement dans la casserole avec du pain, ensuite il rentrait dans sa chambre et je ne le voyais plus jusqu'au soir où il renouvelait l'opération du matin et disparaissait jusqu'au lendemain. Avec son frère nous nous occupions du restant des animaux et des menus travaux, dans les fermes les réparations et le bricolage ne manquent pas. Mais de temps en temps le frère s'absentait sans jamais donner de détail sur ses activités et sur la durée de ses absences, qui

parfois duraient la semaine. Je m'habituais à la solitude et après m'être occupé des bêtes, j'attelais le mulet et j'allais couper du bois à la forêt toute proche. Je le débitais et le rangeais tout autour du bâtiment, car ma production de bois de chauffage était supérieure à notre consommation. Il m'arrivait aussi de chasser, sans arme, car je devais rester discret, je me contentais de placer des « lèques » pour les grives ou poser des filets dans les haies pour les petits oiseaux.

En ce qui concerne la cuisine, c'était surtout le frère cadet qui se chargeait de cette opération, quand j'étais seul mes repas étaient simples avec des œufs, du fromage de chèvres, la charcuterie de cochon et les légumes du jardin naturellement.

A signaler que mon hôte était très habile pour cuisiner et j'ai toujours apprécié sa façon de préparer aussi bien les volailles que les lapins sans oublier les pommes de terre.

Lentement, toujours au même rythme, l'hiver est passé et vers le printemps une opportunité s'offrait pour aller à Nyons. C'était une embauche pour démonter les baraquements des chantiers de jeunesse (le mien). Je partais donc avec de faux papiers d'identité passer trois mois environ dans cette localité. Le chantier terminé, je retournais à Sisteron où la situation avait peu évolué, si ce n'est que la résistance s'organisait mieux, que les allemands n'étaient plus aussi arrogants, mais plus vigilants à la suite des revers qu'ils subissaient sur l'ensemble des fronts et particulièrement sur celui de l'est.

---=-=-=-=-=-=--

On ne rendra jamais suffisamment d'hommages à tous ces gens de la campagne, pour leur discrétion, leur participation aux ravitaillements (souvent désintéressés), à leur sens de la solidarité et de l'accueil réservé aux résistants.

A toutes ces personnes, il faut aussi y associer et avoir un grand respect à de très nombreuses jeunes femmes et jeunes filles pour leur participation à transporter et transmettre des messages malgré les contrôles quasi permanents des routes par les troupes allemandes.

_=_=_=_=_=_=_=_=_=_=_=_==_=_=_=_=_